

Conférence « La parole, un site pour une habitation humaine »

Eglise du Carla
Dimanche 8 juin 2014
10h-12h

Autour d'un texte de Martin Heidegger « **La parole** »

Extrait de « Acheminement vers la parole » éditeur Gallimard, collection Tel N°55, Paris, 1976, pages 11-37.

Par Edith Blanquet, psychologue clinicienne, Gestalt-thérapeute. Titulaire d'un DEA « philosophie, textes et savoirs ».

Auteur de « Apprendre à philosopher avec Martin Heidegger » paru chez Ellipses, Paris, 2012.



Edith Blanquet exerce en tant que psychothérapeute à Alet-les-Bains 11580 et à Toulouse. Formatrice auprès de diverses écoles de Gestalt-thérapeute, superviseur et responsable de EGTP, Enseignements de Gestalt-thérapie et phénoménologie, site internet www.phenomenologie-gestalt.fr.

Anime un groupe de lecture sur Carcassonne autour de textes de Martin Heidegger et Henri Maldiney et un groupe de traduction de textes inédits de Médard Boss, psychiatre ayant travaillé en collaboration avec Heidegger.

Particulièrement intéressée par l'articulation de la manière de penser l'être humain de Martin Heidegger et ses applications cliniques auprès des êtres humains en souffrance.

Egalement membre du comité de rédaction des « Cahiers de Gestalt-thérapie » édités par l'exprimerie à Bordeaux.

Auteur de nombreux articles sur la clinique dans une posture phénoménologique que vous pouvez consulter sur le site de EGTP.

« La parole, un site pour une habitation humaine »

Juin 2014 conférence par Edith Blanquet

« Des mots pour tout sillage, drôles de cailloux ! »

Carole Martinez, *Le cœur cousu*, Folio 4870

Gallimard, 2007, Page 324

En guise de préambule :

Nous sommes ici dans un lieu particulier : l'Eglise du Carla, bâtie au XV^{ème} siècle sur les lieux d'un village détruit par Simon de Montfort lors de la croisade des Albigeois. Une église décrite par Jean Roques, écrivain et historien tarnais comme « hantée de tristesse et de hiboux ». Eglise restaurée par Casimir Ferrer et qui a été récemment un des protagonistes de la fiction écrite par Claude Rey.¹

Endroit singulier où la parole se manifeste dans son rapport avec la question du mystère, du sacré.

Une église peut être pensée de deux manières complémentaires et je dirai que nous voilà d'emblée au cœur de ce qui nous concerne et nous questionne en tant que nous sommes être humains : la question du sens de l'existence.

La tradition philosophique s'est préoccupée de la question ontologique, autrement dit la question de l'être : « quel est l'être de tout ce qui est ? » ou bien « qu'est ce qui nous fait être ? » ; « Pourquoi y-a-t-il quelque chose plutôt que rien ? »

Question en vue de la cause première, de l'origine de tout ce qui est... Ce que l'on nomme métaphysique est cette pensée qui a tenté de cerner l'être de ce qui est que l'on qualifie comme « étant » en philosophie, de le définir : d'en dire la positivité.

Ainsi la question de l'être, celle du principe de tout ce qui est -les étants- s'est vue déclinée diversement tout au long de l'histoire de la pensée philosophique. Le principe premier a trouvé diverses définitions telles que l'air, le feu, le premier moteur immobile condition de possibilité de tout mouvement...

Ce faisant, l'être s'est trouvé défini, décrit comme présence ; comme un étant voire un super-étant.

Heidegger est le philosophe qui reprend la question de l'être, qui va la reconduire comme question fondamentale et qui va dire que l'être a été oublié² dans toute la tradition métaphysique. Il ne veut pas dire par là que les philosophes qui l'ont précédé étaient « tête en l'air » et peu sérieux ; il veut nous faire entendre que la question de l'être est devenue si évidente que cela ne nous questionne plus, que nous considérons l'être comme le concept le plus général, le plus évident, comme un fait. Ainsi il n'y a plus lieu de se questionner à son égard et même aujourd'hui ce genre de question est plutôt malvenu.

¹ Claude Rey, *in eminenti, les mystères du Carla*

² Martin Heidegger, *Etre et temps*, Gallimard, NRF, Paris, 1986

Au cours de ce travail de désobstruction –son œuvre est une explication avec les philosophes qui ont marqué la philosophie (Héraclite, Parménide, Kant, Hegel, Fichte, Nietzsche...) il en viendra à dire que l'être ne peut que demeurer une question : « être ? » (C'est ainsi que je l'écrirai). « Être ? » la question par excellence, celle qui ne se tient que de l'en préserver la question.

Il nous donne à entendre que nous devons préserver cette question, la prendre en soin et que c'est ainsi que nous, les humains, nous qui avons à être, nous rapportons à la question de notre être : en nous laissant travailler par cette question.

Toute réponse oubliée « être ? » au profit d'un étant même le plus grand qu'il soit.

« L'être ? » Une question que nous devons préserver comme telle car il y va à chaque fois de nous-même en propre, de notre provenance : nous qui sommes existants et pas seulement vivants.

Une question qui nous concerne à nous les êtres humains, nous qui avons à être c'est à dire à devenir qui nous sommes. Et qui sommes-nous ? Nous n'en avons pas une définition que l'on puisse arrêter ni trouver quelque part: nous sommes ceux à qui la question d'avoir à être échoit. Elle nous échoit d'une manière particulière : elle nous concerne en propre. Elle nous somme à chaque fois de nous décider pour notre possibilité suivante de nous comporter. Nous ne sommes pas prédestinés ou déterminés mais nous avons à nous déterminer, à donner sens, à tisser sans cesse une histoire, une forme signifiante sans cesse reconduite de ce temps qu'il nous est accordé d'exister. Nous déterminer, c'est dire nous donner sens/signification/forme.

Au fil de son œuvre, Heidegger déclinera les diverses manières dont cette question nous hante, dont elle nous ouvre possibilité pour un séjour, dont « être ? » s'ajoutera comme apport de temps, direction de sens, forme langagière ; autrement dit expérience humaine. C'est cela que l'on nomme analytique existentielle : mise à jour des manières dont la question « être ? » se pose à nous les humains.

Ainsi « être ? » ne peut que se retirer, échapper à toute définition. Le définir nous fait inmanquablement le rabattre sur l'étant, c'est à dire une manière d'être parmi d'autres, plutôt qu'une autre.

Le mode particulier de se montrer de « être ? » : l'oubli. Il se montre ainsi : en se retirant à la pleine lumière du rendre raison.

- Oubli : pensez au Léthé, le fleuve de l'oubli que traversent les morts sur la barque de Charron...

- Et aussi *alétheia*, le mot grec pour dire vérité, dévoilement...levée de l'oubli, du voile qui aussitôt resurgit. Nous retrouvons ici le sens grec de *physis* (le jaillissant, le jacent) : *physis kryptesthai philei*...le fragment N°123 d'Héraclite : être aime se montrer caché / la nature aime à se cacher³. La manière de se manifester de « être ? » c'est son retrait ; il se montre en s'oubliant et ainsi donne faveur à un monde se dévoilant : un monde d'étants, participe présent d' « être ? ».

Ainsi donc, « être ? » se montre comme retrait, réserve, fondement sans fond, fondant non fondé. Il faut aussi nous laisser entendre réserve au sens de pudeur, retenue... et cela nous donne égard, nous oblige au sens ancien et délicat de l'obligation: je vous suis obligé...

³ Sur cette question, vous pouvez consulter notamment : Pierre Hadot, *Le voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de nature*, Gallimard, Paris, 2004.

Une déférence qui aujourd'hui nous fait cruellement défaut dans nos rapports les uns avec les autres. C'est cela, ce « défaut », que Heidegger nommera dévastation : une époque où « être ? » se donne à nous selon la tonalité de la détresse de l'absence de détresse : plus rien ne nous étonne et l'humain se regarde comme un stock à gérer : un stock d'organes, un capital santé... Pour lequel on nous propose des assurances.

La dévastation, c'est l'oubli de l'oubli de l'être, le règne des idoles et la disparition du sacré au profit de la publicité, de ce qui se vend... et du CAC 40 ! Au profit de l'exploitation généralisée de *physis* jusqu'à l'exploitation de l'homme lui-même qui tend à devenir objet à gérer.

Nous sommes à l'aire de la mondialisation, celle du nivellement.

Cette analyse de notre situation n'est en aucune façon le signe d'un réactionnaire ou d'un fervent opposant au progrès technique. Elle vise à nous conduire à penser, à envisager quelle est la portée et la limite de la technique...

Nous voilà au cœur de la question : Que **veut dire** être humain ?

Que veut dire ? Arrêtons nous là ; laissons nous entendre ce que cette simple question que nous prononçons sans y prendre garde nous donne à entendre d'un dire toujours se retirant dans l'éclat d'une suite de mots que nous croyons peut-être trop hâtivement cerner parfaitement : qui est l'auteur de ce vouloir dire ? De cela même qui énonce : « il y a » ceci ou bien cela ?

Toute phrase témoigne d'un dire, d'un pouvoir dire, d'un pouvoir parler... et cela nous dépasse ; un pouvoir dont nous sommes dépositaire et par où nous devenons qui nous sommes (en nous y appropriant). Un pouvoir d'« être ? » qui nous donne possibilité de devenir sujet d'une parole (sujet ; assujetti dans sa dimension de prise en charge) ; un pouvoir entendre, recevoir qui alors dépasse ce que communément l'on nomme aujourd'hui capacité mentale ou fonction d'un cerveau...)

- Pouvoir être parlant,
- Pouvoir, au sens de possibilité, possibilité « d'être » ainsi ou autrement.
- Possibilité : la plus lourde des catégories disait Kierkegaard... Possibilité qui est autre qu'effectivité ou positivité.

Ainsi l'on peut concevoir l'être comme un super étant par exemple, un créateur dont nous sommes les créatures.

C'est ainsi que l'on peut penser Dieu, pour donner à entendre le mystère de notre origine toujours voilée, comme un étant tout puissant, incréé et condition de possibilité de tout ce qui est : **hiérophanie**.

Ou bien on peut aussi le « concevoir » comme possibilité jamais réalisée, mystère, possibilité d'un Dieu. Heidegger dira que « seul un Dieu pourrait encore nous sauver »....

Ces deux manières d'envisager la question de Dieu, du sacré ne s'opposent pas. Considérons-les comme tension dialectique, différence être/étant ; un rapport à endurer et qui ne nous laisse pas en paix, à nous, les mortels. C'est ainsi que Heidegger nommera les être humains en délaissant l'appellation de sujet, subjectivité.

J'ai l'air de procéder par circonvolutions et vous allez peut-être vous demander en quoi cela a à voir avec la question de l'église et de la parole ?

Parler, cercle herméneutique, tourner autour, effleurer, approcher un dire qui toujours se dérobe dans le mouvement d'éclaircie d'un propos articulé en sons, préserver la multiplicité du sens.

L'important pour le théologien aussi bien que pour le penseur de l'être c'est de préserver la différence fondamentale entre d'un côté le « lieu sacré » où le dieu ou les dieux séjournent au sein de l'être et de l'autre, le « lieu **eschatologique** » (eschatologie : Doctrine relative au jugement dernier et au salut assigné aux fins dernières de l'homme, de l'histoire et du monde. En philosophie ce sont les considérations sur l'au delà de l'humanité) ou non-lieu, u-topie. Dans ce dernier cas ; le lieu fonctionne comme un signe utopique d'un dieu qui se trouve au-delà de l'être, qui n'est pas encore parfaitement incarné dans un lieu sacré, mais qui nous appelle davantage vers la foi agissante et la responsabilité éthique.

Une église peut s'envisager de deux façons :

- Soit comme un lieu sacré où se manifeste une présence divine (hiérophanie : du grec *ieros* : sacré, saint, auguste. Manifestation du sacré, révélation d'une modalité du sacré. Le sacré peut se définir dans son rapport au profane. Le profane c'est le monde naturel à l'intérieur duquel se manifeste quelque chose de différent. Ce différent c'est le sacré. Cela rejoint la distinction philosophique entre immanence et transcendance).
- Soit comme un lieu qui témoigne de l'absence de Dieu et sert donc de signe ou de métaphore pour nous rappeler l'acte transfigural de la mort et de la réservation de Dieu.

Telle est la différence entre un vécu comme présence et un vécu comme possibilité de Dieu. Le « peut-être » divin reste toujours au-delà de toute présence topologique de notre monde quotidien. Et cette différence c'est celle de l'ontique et de l'ontologique : de l'être et de l'étant ; une différence qu'il s'agit de prendre en soin car elle est essentielle et c'est là que la question de la parole est importante.

Ne pas oublier que c'est le « peut-être » (*u-topos*) qui augure la possibilité de toute présence authentique d'un lieu (*topos*) sans jamais s'y réduire. La possibilité est essentiellement u-topique, hors de tout ici circonscrit...

Approchons notre sujet : la parole, une habitation humaine :
La question ontologique avec Heidegger

Heidegger reprend la question ontologique et en cela se situe dans la lignée de la tradition philosophique. Il ne vise pas, comme Husserl par exemple, à chercher à expliquer comment un être humain peut connaître. C'est dans cette perspective, de penser l'être en tant qu'être et non plus l'être de l'étant, qu'il va se pencher sur la manière dont l'homme est cet étant qui entretient un rapport particulier à la question de son être : il est celui qui se pose la question, qui se demande qui il est ?

Heidegger reconduira l'être humain à sa dimension particulière d'être mortel, d'être celui qui sait qu'il est là pour un temps limité. Il le baptisera Dasein : être-le-là ; celui qui est ouvert pour un pouvoir être, celui qui n'a pas de lieu dans lequel il puisse se reposer, celui qui se questionne et habite la parole. Il reconduira la subjectivité de la philosophie moderne à son fondement comme être-au-monde⁴, ouverture, absence de tout ici défini, absence de tout destin pré tracé : celui qui se destine en se décidant pour chacun de ses actes.

⁴ Martin Heidegger, *Etre et temps*, déjà cité .

Edith Blanquet, *Apprendre à philosopher avec Heidegger*, Ellipses, Paris, 2012, notamment *L'existence et le Dasein*, P51-64 pour une introduction.

La tradition métaphysique a compris l'être, le principe des principes, comme *esse*, présence réalisée. Avec Heidegger « être ? » retrouve sa dimension de possibilité, de *posse*.

La pensée à laquelle il nous convie, le mode de penser ne se décline plus essentiellement comme visant à établir des concepts ou représentations des essences : il s'éprouve comme trans-formation.

Un tel penser se décline comme expérience : expérience c'est-à-dire épreuve de notre rapport à « être ? ». Il ne s'agit pas de se poser des questions théoriques mais de s'y éprouver soi, de s'y engager dans un travail. Un travail au sens où cela nous travaille, ne nous laisse pas en paix exister, se soucier du sens de notre existence. Exister dit tout autre chose que « vivre » et Heidegger réservera l'existence à cette manière particulière dont la question d'être se pose à l'homme.

Heidegger nous convoque à un nouveau chemin de la pensée, qui ne nous fournit ni des représentations ni des concepts, qui s'éprouve comme transformation et s'expérimente comme rapport à « l'être ? »⁵. L'être compris comme *Ereignis*, événement appropriant, renvoie au *es gibt*, « il y a » plus justement traduit par « cela donne ». Cela donne possibilité de tout ce qui est, cela donne à penser, cela nous échappe sans cesse même si nous y entendons quelque chose.

« Etre ? » Cela donne à penser, nous invite à une pensée méditante, une épreuve à même nos comportements en ce qu'ils sont ouverture pour laisser se manifester les étants. Me comporter, telle est la forme de cette ouverture pour être qui me caractérise : une manière d'être toujours déjà accordé à ce auprès de quoi je séjourne et qui présuppose, non pris en vue dans la course effrénée de mon affairément, oublié, que tout ce qui se manifeste ne trouve sa tenue que d'un rapport à la totalité des étants. Ainsi lorsque j'agis, j'agis ainsi au lieu d'autrement, je donne sens et forme à un pouvoir être qui m'est accordé et dont je ne suis pas le sujet et maître : toujours déjà, en quelque façon je suis tourné d'une certaine manière vers ce auprès de quoi je dois trouver ma tenue.

Je ne suis qu'à tenir ce rapport : nulle subjectivité souveraine sise dans une intériorité mais ici existence c'est-à-dire tenue d'un rapport par où je me subjectivise momentanément. L'existant c'est celui qui est toujours hors-de tout site d'avance assuré, celui qui se détermine à chaque fois et encore à nouveau.

La question ontologique devient épreuve, expérience ontologique. La pensée qui s'adonne à une telle épreuve y est qualifiée comme *Gelassenheit*, sérénité ou laisser être. Laisser être cela ne veut pas dire laisser faire : laisser être nous dit que ce qui est se manifeste de lui-même et n'est pas le résultat d'une opération de conscience psychologique, nous n'en sommes pas les maîtres. Laisser être c'est ainsi pour l'existant, laisser venir à la rencontre, prendre la mesure de la façon dont je suis accordé à ce auprès de quoi et par quoi je trouve une tenue bien plus que je ne décide psychologiquement. Nous sommes loin là de notre époque qui érige le sujet humain en maître absolu du monde, du sujet revendiquant la souveraineté de ses désirs amalgamés à des besoins ou des droits.

Il s'agit de renoncer à la maîtrise, à l'assurance du concept, du rendre compte propre à la pensée calculante ou pensée scientifique pour nous laisser retrouver les abords d'une pensée méditante, une pensée qui se laisse accueillir l'opacité de tout dire, de toute présence...

⁵ Voir par exemple : Martin Heidegger, *De l'essence de la vérité*, dans *Questions I et II*, P 159-194, Gallimard, Tel N°156, Paris, 1968.

Il s'agit de penser une passivité humaine originaire, une passibilité (de pathos, pathein : épreuve...passibilité⁶ trouvant son site du rapport à la possibilité d'être. Je préfère concernant l'existant, parler de passibilité/possibilité plutôt que d'activité/passivité ce qui à notre époque témoigne d'une certaine récalcitrance : nous sommes alors loin de l'évidence de la toute-puissance égotique, de l'individualisme ou du libéralisme posés comme allant de soi...

Nous sommes nativement passible/ possible « d'être ? ». L'expérience humaine s'entend comme une épreuve, un bouleversement : il nous arrive d'être... Et cette provenance nous convie à nous donner forme en donnant forme à un monde quotidien.

Notre origine ne serait-elle pas alors une pro-venance, un devancement qui nous accorde un certain temps, le temps d'une vie ? Peut-être qu'alors cela nous inviterait à penser autrement ce que le principe de causalité pourrait signifier et à en envisager la pertinence et aussi la limite ?

Heidegger parle de sérénité : Ne nous hâtons pas d'avoir compris la sérénité dont il s'agit là comme le repos bien mérité du guerrier... Peut-être que nous pouvons plutôt y entendre une variation du souci, *Sorge*, dont parle le philosophe dans *Etre et temps* et qui constitue la clé de voute des existentiels : souci, du latin cura, qui dit prendre soin, prendre égard, préserver l'être comme question. Cela nous charge d' « être ? », nous concerne. Une telle sérénité nous meut/ émeut/convoque à tenir ouverte la question de notre provenance. Une telle sérénité n'est pas de tout repos et nous donne même à entendre combien l'angoisse nous caractérise.

De même cette sérénité n'est pas celle du mystique :

« Heidegger ne retourne pas aujourd'hui vers le Dieu qui réjouissait sa jeunesse – *deus qui laetificat juventum meam*, disent les psaumes. Heidegger n'est pas l'amant malheureux du christianisme, le poète des dieux qui ont déserté notre monde. Heidegger fait quelques pas en direction de l'être, de sa vérité ombragée, des célestes. Heidegger est bien si l'on veut, le guetteur de l'être, « guetteur mélancolique » mais non point « nostalgique ». Ici se révèle la permanence du souci : vigile et vigilance de la pensée, expérience, exercice, épreuve de la pensée – timidement, résolument pensante. »⁷

La pensée comme telle se comprend comme expérience et chemin à la fois.

Sérénité : entendons une tonalité affective, une manière d'être tourné envers les choses : ouverture au mystère, à un sens qui concerne le faire et le laisser humain, un tel faire et laisser n'ayant pas été découvert par l'homme. Un faire dont il n'est pas le fondement, le *subjectum*... un faire qui nous est accordé par être ? : Nous sommes ceux qui sommes ouvert pour des possibilités d'être : des existants.

Entendre l'expérience comme cela même qui signe notre humanité, nous invite à déconstruire l'idée commune que nous sommes d'abords structurés en sujet avec une intériorité et que nous faisons des expériences dans le monde extérieur à nous (le cosmos). L'expérience pourrait alors signer la manière dont la question d' « être » nous taraude et prendrait une dimension inouïe de possibilité de moments de subjectivation : de venue à son propre, de *kairos* (le moment opportun, celui de la décision résolue ; décision comme acte où je prend l'entière responsabilité de ce qui adviendra et qui dépasse tout ce que j'ai pu prévoir d'un

⁶ Sur cette distinction voir Henri Maldiney, *De la transpassibilité*, dans *penser l'homme et la folie*, Million collection Krisis, Grenoble, 1997 ; pages 361-425.

⁷ Emmanuel Lévinas, *Autrement qu'être, au delà de l'essence*, La Haye, M. Nijhoff, 1974, P 399.

point de vue psychologique) de l'entrée en présence d'un existant ; instant de vérité, justesse d'un accord.⁸

Où en sommes nous de ce parcours quelque peu sinueux ?

Nous sommes partis avec deux manières d'entendre un site tel qu'une église, cela nous a conduit à la question à l'être, à prendre en vue cette question telle qu'elle est soutenue par un existant, à en entendre la manifestation avec une manière de méditer ce que penser et expérimenter peuvent nous faire entendre.

Reprenons le chemin en vue de nous laisser taquiner par ce que parler veut dire ?

En guise de support à notre rencontre je vous ai proposé de lire le texte *La parole*⁹ que je vais aborder par le biais d'autres textes.

Le recueil de textes où Heidegger développe plus particulièrement une pensée de la parole date de 1959 et s'intitule : *Acheminement vers la parole*¹⁰.

Titre étonnant puisque la parole est bien ce que nous utilisons tout le temps : « *Constamment nous parlons, d'une manière ou d'une autre*¹¹ ».

Alors que veut dire ce titre qui nous parle de nous en approcher ? Constamment nous parlons, nous faisons usage de parole mais nous ne nous arrêtons pas pour méditer ce qu'est la parole en tant que telle : le parler de la parole elle-même.

Habituellement nous concevons que l'homme est un animal doué de la parole, du langage : un vivant ayant la capacité d'articuler les sons en mots.

Nous oublions que, selon la manière dont nous définissons la parole et le langage, nous définissons aussi l'être humain et le monde différemment.

Mais aussi nous oublions que ce que veut dire vérité prend sens diversement : elle est manifestation de quelque chose comme tel, dévoilement, entrée en présence ou bien elle est conformité entre une idée et sa réalité concrète *aedequatio intellectus et res*.

Tout cela peut sembler au premier abord une discussion « théorique » mais nous verrons que cela va avoir de nombreuses conséquences quant à la manière dont l'humain se comporte vis-à-vis de ce qui l'entoure à commencer par ses semblables.

La parole quotidienne est notre façon d'articuler nos comportements et ce que nous comprenons, et à ce titre la parole demeure inaperçue comme telle car nous l'utilisons comme un instrument qui va de soi : la parole c'est tellement banal, « ça tombe sous le sens ! » et d'ailleurs notre époque n'est-elle pas celle où les techniques de communication fleurissent ? Nous regorgeons d'appareils multiples pour communiquer « en temps réel », les informations sont diffusées sur toutes les ondes et chacun est informé...et paradoxalement le sentiment d'isolement et de solitude s'intensifie ! Pourtant face book nous permet de compter le nombre stupéfiant de « nos amis »...

⁸ Sur l'expérience, voir Edith Blanquet, *Faire l'expérience de quoi que ce soit...venir à soi ?* Article à paraître dans *Les cahiers de Gestalt-thérapie*, L'exprimerie, Bordeaux, juin 2014.

⁹ Martin Heidegger, *La parole*, dans *Acheminement vers la parole*, Gallimard, Tel n°55, Paris, 1976, pages 11-37.

¹⁰ *Acheminement vers la parole*, Gallimard collection tel N°55, Paris 1976, 260 pages.

¹¹ *Acheminement vers la parole*, Gallimard collection tel N°55, Paris 1976, page 12.

Quand je dis « passe-moi le sel », c'est le sel qui m'importe et non l'acte de parler lui-même. C'est pour cela qu'il nous faudra nous acheminer vers elle, si nous voulons prendre conscience de la façon dont la parole nous implique chacun, nous concerne et engage notre manière d'être.

Heidegger nous convie à une méditation pensante : à faire une expérience avec la parole. Non pas parler « sur » la parole comprise comme un objet d'étude ou un outil ainsi par exemple que s'y consacre la linguistique, mais cheminer vers ce qui nous est le plus proche : notre manière de séjourner dans la parole, d'être parlant.

Penser, avec Heidegger ce n'est pas développer un thème et en clarifier, en fixer le fondement. Penser c'est questionner et, au-delà, c'est s'acheminer vers. Non pas trop vite énoncer un concept mais accepter au contraire de nous laisser questionner, tourner autour de ce qui nous échappe pour nous laisser accueillir et surprendre par les subtilités de ce qui se montre et l'étonnement que cela suscite en nous.

Pas à pas, cheminer et préférer les sentiers inconnus aux autoroutes de ce qui est convenu, prendre des directions au cours desquelles notre manière de nous penser/comporter sera affectée et évoluera. Il ne s'agit pas de raisonner, de produire un jugement clair et précis, mais de nous convoquer à une épreuve, une expérience où il est question d'« être ? », où cela nous engage.

Cela exige de se donner le temps et d'endurer de ne pas savoir, de quitter la sécurité de cette manière d'être quotidienne que Heidegger appelle le « on ». Dans le « on » je suis dilué, dispersé dans ce que je fais et je ne suis pas vraiment moi : je suis et fais comme « on » fait .

L'importance est ici l'endurance du chemin, l'expérience, et non la quête d'un point défini et stable, d'une réponse intelligible, raisonnable et certifiée. Penser requiert patience et lenteur, attention portée à ce qui est le plus banal et que nous ne prenons pas en vue. Penser, autrement que de répéter des slogans, des opinions validées par un sondage...

Nous avons parlé du cercle herméneutique et Heidegger reprend cette notion dans l'un des textes de ce livre. Il dit que finalement, il ne veut plus donner de nom à sa démarche, il veut la laisser sans nom, car notre époque est trop avide de formules à l'emporte-pièce, de slogans¹² prêts à colporter. Notre époque est sous l'emprise de l'accélération, caractéristique du dévalement (se laisser glisser comme dévaler une pente), cette pente glissante où nous sommes pressés de faire (dévalement : curiosité, bavardage, équivoque, qui explicitent notre manière de comprendre quotidienne). Le temps nous manque toujours, nous courrons après lui, il est alors un avoir doté d'une valeur marchande.

Penser ne s'apparente pas à nos techniques de résolution de problèmes : cela c'est raisonner, rendre compte. Penser nous invite à une sorte « d'itinérance », une acceptation de l'opacité du questionner qui ne cherche pas réponse ; une ouverture à l'inconnu quelque peu déstabilisante : une épreuve inquiétante.

« Vouloir savoir, la rage des explications ne nous mènent jamais à un questionnement qui pense [...] vouloir savoir ne veut précisément pas attendre devant ce qui est digne de pensée. »¹³

¹² D'un entretien de la parole entre un japonais et un qui demande dans *Acheminement vers la parole*, Gallimard, tel N°55 , page 85-140

¹³ D'un entretien de la parole entre un japonais et un qui demande , page 98, dans *Acheminement vers la parole*, Gallimard, tel N°55 , page 85-140

Heidegger nous dit « *la parole est parlante* » ce que selon les catégories du jugement nous qualifions de tautologie. Réserveons notre qualificatif qui nous convierait à passer à autre chose. Laissons nous méditer de quoi il en retourne là, telle est la démarche de Heidegger. Nous devons aller là où la parole trouve son site et non l'amener à la lumière à partir de nous : chercher là où parler ça nous parle et nous requiert.

Nous devons quitter les rives familières des concepts psychologiques ou linguistiques. Il n'est pas question ici de rendre compte, d'expliquer, de maîtriser (pensée technicienne). Plutôt qu'explication (mettre à plat) ex-plicitons : éprouvons les rapports clair-obscur, l'éclaircie patiente qui préserve une épaisseur, une opacité. Autrement dit délaissions la clarté aveuglante du concept pour l'éclaircie toujours en œuvre et jamais terminée du phénomène ou de la forme.

La parole : *logos* grec qui dit *legein*, cueillir et rassembler, prendre forme et visage par l'acte de l'appellation. Logos qui ici retrouve sa dimension énigmatique, celle qui s'est usée pour devenir dans le bavardage conceptuel la logique : règles pour l'entendement.

Heidegger ajoute : « *La parole cela qui accorde séjour à l'existence des mortels* »¹⁴

Cela « accorde » : nous devons entendre cela à la fois comme

- Un accord tonal (ça donne le ton au sens musical ; une tonalité affective –et non une émotion- proche d'une ambiance, d'un sentiment de situation),
- Un accord comme une faveur qui nous est accordée –pouvoir être parlant-,
- Comme s'y accorder soi. Cela accorde, tisse un rapport différenciant-appropriant : cela appelle l'homme et ce auprès de quoi il se tient, ce auprès de quoi il est disposé, tourné ; les choses auprès desquelles il trouve sa tenue en se comportant.

Les mortels, c'est ainsi que Heidegger reconduit l'être humain à sa nature essentielle : celui qui est livré à l'existence pour un certain temps, entre une naissance toujours déjà ayant eu lieu et une mort qui le devance et signe sa temporalité, sa finitude essentielle.

Le monde s'entend comme cette forme langagière toujours en voie d'elle-même dont les humains ont à prendre la responsabilité : le monde comme tenue d'un rapport à la question du sens de « être ? » qui littéralement informe le site du séjour des mortels : tenue d'un rapport accordant terre, ciel, divins et mortels. C'est cela que l'on nomme le cadre ou quadripartie ou le jeu des quatre. En quelque sorte une dimension langagière de la présence humaine, une dimension « symbolique ». L'être humain est celui qui se questionne quant au sens de son existence : être-au-monde c'est éprouver la question du sens, celle de l'herméneutique : comment un humain comprend l'être qu'il lui échoit d'être ?

La parole est cette trace humaine de la dimension herméneutique de l'existence : notre rapport à l'être nous appelle à donner sens et signification : à « monder » le monde. Le plus souvent cette dimension de l'existence est oubliée et nous concevons le monde comme un contenant rempli de choses que nous utilisons et que nous cherchons à maîtriser par un comportement technique dénué de toute dimension sacrée.

Habituellement nous concevons la parole comme une articulation sonore signifiante adressée à autrui ; l'image acoustique d'un concept.

¹⁴ *La parole*, P16

«*Que veut dire parler ? L'opinion courante statue : parler, c'est la mise en action des organes de la phonation et de l'audition*¹⁵. »

Selon l'opinion courante : parler c'est s'exprimer c'est à dire extérioriser un vécu intime ; parler est une activité de l'homme ; la parole représente la réalité sensible : elle le rend intelligible.

Voilà des explications rationnelles qui déterminent et des causes et des effets mais qui demeurent partielles eu égard à la question que pose Heidegger ; des réponses psychologiques. Heidegger recherche le parler de la parole elle-même ; il se demande comment comprendre une telle possibilité d'être : que l'homme soit parlant ?

Lorsque nous essayons de raisonner, c'est toujours « sur » la parole et en usant d'elle. Nous disons comment elle se manifeste, nous parlons « sur » la parole : nous n'accédons pas au phénomène qu'est le parler de la parole lui-même, le parler de la parole, son déploiement, et en quelle façon il nous concerne en tant qu'existant.

C'est pourquoi le chemin vers la parole nous invitera davantage à la parole poétique – celle qui laisse la parole parler - qu'à la logique scientifique. Un tel chemin ne sera pas progression linéaire d'un point à un autre mais plutôt un chemin vers là où nous sommes déjà sans le prendre en considération. Il s'agit de nous étonner quant à notre manière d'être-au-monde, de retrouver l'intensité d'un étonnement et de nous retenir de trop vite avoir compris ce qu'il en est de notre existence : laisser ouverte la question et en endurer l'échappée.

« *Ce qui demeure dans une pensée, c'est le chemin. Et les chemins de penser abritent en eux cette ressource secrète : nous pouvons aller sur eux en marchant en avant aussi bien qu'en arrière ; mieux encore : le cheminement qui recule, seul, nous mène de l'avant* »¹⁶

C'est le « site » de la parole qu'il s'agit d'envisager ici : Comment nous est-il possible d'expérimenter la parole telle qu'elle se déploie ?

Il s'agit de retrouver la parole et la langue comme possibilité d'être essentielle qui conduira Heidegger à dire qu'elle est « *la maison de l'être* »¹⁷. Ne nous hâtons pas de conclure qu'il s'agit là d'une métaphore !

Afin de tendre vers cette expérience à laquelle Heidegger nous invite, **repreons parmi les existentiels du Dasein, la « structure » du là de être-le-là (Dasein).**

L'être du là, autrement dit l'ouverture de l'être-au-monde, se caractérise par le comprendre (prendre-avec, prendre part, partition) et l'affection (ou disposition).

Dans sa manière courante d'exister, le Dasein se comprend lui-même à partir de son agir. Il a toujours déjà compris le monde auprès duquel il se tient ; c'est-à-dire qu'il s'est rapidement fait une idée de ce en quoi cela consiste que d'exister (« on » dit ceci, « on » se comporte ainsi : monde public de la quotidienneté). Le comprendre se décline en explicitation : une manière par où toujours un monde est intelligible pour l'humain. C'est l'explicitation qui conduit à formuler des énoncés qui sont eux-mêmes prononcés, communiqués à d'autres.

¹⁵ Article *La parole*, page 16, dans *Acheminement vers la parole*, Gallimard, tel N°55, page 11-37

¹⁶ Idem page 97

¹⁷ Article *d'un entretien de la parole* page 90, dans *Acheminement vers la parole*, Gallimard, tel N°55, page 85-140

Dans ce texte Heidegger décline l'homme comme celui à travers qui la parole parle : celui qui est ouvert (ex-istant) pour qu'un monde quotidien prenne sens. Il est traversée langagière et par lui la parole appelle les choses à se montrer : parler c'est alors appeler par un nom ; autrement dit c'est attribuer place et lieu, amener dans la proximité, ménager un site pour que les choses viennent se présenter et que nous y prenions place.

Lorsque je parle, je témoigne d'une manière de comprendre le monde qui m'est toujours déjà accordée : dans ma quotidienneté, il va de soi que le monde est constitué d'objets que je manipule ou côtoie. Lorsque je parle, je suis occupé de ce sur quoi je parle : un sujet de conversation. Je parle aussi, cette fois sans articulation sonore, lorsque je fais un geste, lorsque je vaque à mes affaires quotidiennes, lorsque je me tais.

Aujourd'hui il est entendu que la langue est un ensemble de signes, un rapport entre un signifiant (intelligible, une idée) et un signifié (la réalité sensible). La langue est d'évidence un outil de communication que nous devons maîtriser : « ce qui se conçoit bien s'énonce clairement et les mots pour le dire nous viennent aisément »...Ce qui n'est pas clairement conçu est fallacieux et suspect. Nous oublions le parler de la poésie réservé à quelques esthètes d'un autre âge ! Nous sommes à l'heure du langage SMS...soyons simple et pratiques, efficaces tel est notre slogan.

On a conclu que la parole est articulation d'un phénomène corporel et d'un phénomène spirituel. Elle est mouvement corporel¹⁸ ; elle est expression d'une intériorité.

Le signe, selon la langue grecque, veut dire montrer au sens de « laisser apparaître » quelque chose comme ce quelque chose. Lorsque par exemple j'énonce « cheval » quelque chose apparaît, se montre comme cela : un animal particulier et non un assemblage de lettres. Peu à peu, il s'est opéré un glissement qui a conduit à comprendre le signe comme désigner.

Ce glissement renvoie à un changement dans la manière de concevoir la vérité :

Aletheia est le mot grec pour dire vérité : littéralement c'est « a » privatif et « *Léthé* » le fleuve de l'oubli : vérité est ainsi « éclaircie » ou « clairière » au sens d'un éclaircissement, de ce qui ouvre une vue. Venir à la vérité c'est alors venir à la présence, littéralement venir à l'avant, ce qui suppose dans le mouvement même où quelque chose vient à l'avant, un rester à l'arrière par rapport à quoi ce qui vient à l'avant se distingue. Lorsque par exemple j'allume un projecteur, je vois la partie éclairée et je ne prends pas en compte la partie sombre qui en constitue le fond et qui permet à cette partie éclairée de m'apparaître. Nous nous intéressons à ce qui est présent-subsistant et c'est le phénomène de la présence, ce qui la rend possible (l'être) que nous oublions.

Puis la vérité a été entendue comme pleine lumière : la lumière de la raison qui est recherchée est une pleine lumière qui ne comporte aucune ombre, aucun inconnu. Rendre raison de quelque chose c'est déterminer clairement et fixer par un concept l'essence de cette chose : définir exactement et totalement ce qu'elle est, s'en rendre maître (*subjectum*). Rendre raison c'est rendre compte : totalement justifier. La vérité devient alors adéquation entre le concept et la chose réelle. Nous sommes là dans une conception post-platonicienne dans laquelle les

¹⁸ Sur ce sujet du corporel vous pouvez consulter mon article : *Le corps ça devrait nous épater plus !* dans *Cahiers de Gestalt-thérapie* N° 31 *Enfantillages et adolescences*, p161-177, Exprimerie, Bordeaux , Juillet 2013.

idées (*eidōs* en grec) sont des essences stables qui s'incarnent en un quelque chose ou un étant sensible.

Cette mutation de la vérité nous a conduit à comprendre un signe non plus comme un laisser apparaître mais comme un outil pour désigner : le mot est alors ce qui désigne une chose et ce qui est vrai c'est la coïncidence, fixée selon des règles mentales (table des catégories de l'entendement), entre une idée et son objet. Ce faisant la chose est devenue ob-jet fondé par un su-jet.

Selon cette conception un homme-sujet doit avoir en lui une trace mnésique de ce qu'il perçoit à l'extérieur de lui : une représentation mentale du réel. L'homme est pensé comme un sujet doté d'une intériorité (immanence) qui se représente la réalité (transcendance) qui se présente à lui comme extérieure à lui. Une représentation suppose toujours un quelque chose qui soit d'abord constitué d'où notre idée habituelle que le monde est un réceptacle contenant des objets.

Heidegger nous dit que « *la parole n'est pas plus expression qu'elle n'est un acte de l'homme* »¹⁹

La parole parle d'elle-même, elle accorde faveur aux humains, faveur d'entendre un appel auquel l'homme est le répondant.

La parole nomme, elle appelle par le nom. Elle appelle à se montrer. La parole nous adresse un appel : l'appel de venir à la présence (et cela nous invite à méditer les notions de pulsion, d'aller-vers, de direction de sens) un appel comme tension à se donner sens. Un tel appel nous a toujours déjà été accordé en tant que nous sommes toujours déjà né, un appel silencieux dont nous sommes toujours déjà dépositaire (être-au-monde : être-jeté, facticité et mienneté ; ek-sistance) et qui fonde la possibilité d'une éthique.

Cet appel de la parole nous accorde faveur de nommer, ménage un site pour la présence.

Comment entendre ce « lieu » ?

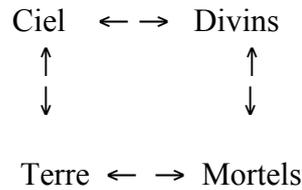
Ce lieu n'est pas un local géographique. Il s'entend comme « site ». Arrêtons nous là : Le Littré nous dit que le site est un élément du paysage considéré relativement à son aspect. Cela nous inviterait à mettre en rapport paysage et géographie, deux manières d'entendre ce que espace veut dire...²⁰

Nous devons ici nous laisser questionner par cette possibilité d'un monde : le monde chez Heidegger devient un réseau de renvois : les choses se renvoient les unes les autres à partir de nos allées et venues ; un foyer de notre activités quotidiennes ; traces de nos allées et venues qui toujours déjà nous parlent en quelque façon. Le monde s'entend alors comme trame signifiante, comme tissu langagier qui nous entoure : le monde comme possibilité de se rapporter à quelque chose **en tant que** ceci et cela.

Heidegger parlera du jeu des Quatre, ou du cadre (*das Geviert*) : le monde comme mise en forme, tension affectante situante. Un tel monde n'est pas le cosmos de la science, il est un pouvoir être accordé au Dasein : le Dasein est celui qui monde le monde, qui augure sa manifestation.

¹⁹ *La parole*, P 21.

²⁰ A ce propos : travaux d'Erwin Straus, *Du sens des sens. Contribution à l'étude des fondements de la psychologie* ; Millon, Grenoble, 2000. Les travaux de Straus gagnent à se rapporter à ceux de Eugène Minkowski portant sur l'espace lorsqu'il parle du *typus melancholicus*.



Cet appel ménage un site pour l'habitation humaine. Comment ?

- Un appel qui invite les choses à se tourner, c'est à dire là à prendre forme/sens (tourner comme le tourneur tourne une pièce, la façonne) c'est à dire à se montrer « en tant que » par exemple chaise ; en tant que chaise c'est à dire « en vue de quoi/qui ? » : en vue de pouvoir s'asseoir pour qui ? pour un existant...ces rapports « en tant que », « en vue de » sont ouverture langagière et nous voyons combien cela ne va pas de soi dans certaines manières de souffrir humaines...et pourtant cela est si simple que nous avons de grandes difficultés à le considérer (d'où ce propos de nous acheminer vers la parole, de nous conduire au plus près de là où nous habitons et que nous ne savons plus prendre en garde).

- Ce lieu s'entend comme un site pour une habitation. Habiter comme recueil, rassemblement et tenue d'un rapport. Et cela nous convie au sens grec de Logos ; cueillir et rassembler. A la notion de forme ; tenue d'un rapport figure/fond où c'est le rapport, la tension qui permet à figure et à fond d'advenir en tant que ce qu'ils sont déjà. Ici le entre n'est pas un fossé entre deux rives, il est tension ajointante/ différenciante. Il est es-pacement : attribution de lieu et place, aménagement d'une contrée (ce auprès de quoi je trouve ma tenue : tout contre).

Ainsi le poème dans sa première strophe²¹ appelle les choses à leur être de chose : cela nomme et ainsi aménage une possibilité d'avoir lieu pour une action humaine. la deuxième strophe invite les mortels (ceux qui voyagent, qui sont en partance vers leur mort, possibilité la plus insigne tout en étant la plus assurée et en même temps la plus inouïe. marche-d'avance-vers-la-mort : et cela donne temps pour séjour humain : le moment pour ; les heures à entendre dans leur dimension rythmique – le livre des heures, de la prière-.

Cet appel silencieux nous donne à entendre le mystère par où advient le cadre du monde (un rapport, une dif-férence) dans le mouvement (entendons ici *physis* grec) va aux choses.

Dire c'est appeler au loin, remettre le monde aux choses et abriter les choses dans leur éclat de monde (*phainesthai* grec ; le phénomène qui donne à entendre autrement que le concept propre à la pensée calculante).

Les choses ; possibilité de monde
Le monde ; faveur des choses.

La parole est invitation, pouvoir être mondain « Correspondances » comme le titre du poème de Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, IV. :

« La Nature est un temple où de vivants piliers

²¹ *La parole*, P 24

Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.
Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.
Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies, —
Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,
Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens. »

La parole invite un pouvoir être mondain accordé aux hommes.

Il nous faut méditer ce que « **différence** » nous donne à entendre : la différence, un différer sans cesse, une impossible coïncidence « être » et « étant ». Une ouverture qui rapporte et espace, une transcendance à la mesure de notre définition comme existant : nous qui sommes toujours par-delà, jamais parfait, toujours en voie de notre possibilité suivante de nous comporter/signifier. la différence ici n'est ni une distinction, ni une relation. Elle est cette épreuve d'être / étant que nous portons, qui nous charge et nous donne le ton ; un trait ouvrant dirait Maldiney ; une dimension pour une éthique humaine.

Cette différence s'entend comme un ajointement : elle donne le monde, un pouvoir faire monde aux humains qui en sont les dépositaires.

Ainsi l'homme est celui qui est appelé à sa propriété, à se décider en propre pour une manière de se comporter à partir du parler de la parole. Les hommes sont à l'écoute (appelés à être).

La parole quotidienne oublie cette dimension essentielle au profit d'une pure matérialité du monde : celui-ci est alors réduit à un stock que nous gérons. C'est pourquoi Heidegger en appelle au poème, cette forme du parler humain qui préserve la dif-férence, l'épaisseur du dire/ appeler, nommer. Le parler quotidien des humains devient ébruitement (curiosité, équivoque, curiosité).

Reprenons plus simplement: le fait de parler suppose quelqu'un qui parle, le parler de la parole requiert bien un être humain. Pourtant ici nous ne sommes pas dans une relation de cause à effet. L'homme a rapport à la parole, la parole le requiert. Toujours l'homme parle même quand il se tait : la parole ici est entendue dans une dimension ontologique. Toutes les manières d'être humaines sont articulées en un langage et la parole est alors une manière d'être. C'est ainsi que l'humain séjourne dans le langage et que la parole ne peut pas être seulement entendue comme une activité humaine parmi d'autres.

Parler c'est m'adresser à d'autres humains et c'est aussi dire quelque chose, même si, le plus souvent, je « parle pour ne rien dire » comme l'affirme le dicton ! C'est-à-dire je parle mais je ne prends pas en considération la façon dont parler m'engage moi, m'engage à être vraiment moi-même. Je ne prends pas en vue la dimension d' « être ? » à laquelle me convie ce que je dis là : que la parole m'engage au plus profond de mon « être ? ». C'est la parole de l'usage quotidien que Heidegger nomme « bavardage ».

Ce qui est parlé ce n'est pas ce qui est prononcé : le son n'est pas le dire. Lorsque je dis : « devant moi se trouve cet ordinateur ». Cet énoncé est une parole que j'écris à votre adresse. Par celle-ci je vous donne à voir le monde auprès duquel je séjourne, un monde déjà signifié comme tel, et pas seulement un énoncé propositionnel. La parole dit quelque chose, elle montre quelque chose. Plus fondamentalement, elle nous donne un monde, une contrée où des choses se rapportent les unes aux autres (un ensemble de rapports, de renvois par où chacun se dé-fini).

Ainsi, par ce que je dis, je témoigne du monde dans lequel je suis engagé et de la manière dont j'y suis engagé : un dire que j'entends et comprends. La parole est là où la possibilité d'un monde prend forme en tant que monde familier (niveau ontique).

C'est cela qui conduit Heidegger à écrire que parler et parlé « *se montrent d'emblée comme ce par quoi et en quoi quelque chose est amené à la parole, c'est-à-dire vient à paraître dans la mesure où quelque chose est dit.* »²²

La parole donne à voir un dire, elle donne à entendre ce que nous avons toujours déjà entendu dans la mesure où en tant qu'être-au-monde, nous avons toujours une manière d'avoir déjà compris ce qui se donne à nous comme un réseau de choses parmi lesquelles nous trouvons aussi notre propre tenue.

La parole est ce qui donne au monde sa tenue de monde, sa frappe mondaine. La parole est ce qui amène à la proximité, ce qui tisse (*logos, legein*), recueille, rassemble et approche. Parler c'est nommer, appeler à la proximité : « l'ordinateur est là sous mes yeux ». . . ici nous ne parlons pas de proximité métrique mais d'un entour qui m'est familier. Parler c'est appeler à la présence, aménager l'ouverture d'un pouvoir être pour que des choses se produisent.

« Non, nommer, ce n'est pas distribuer des qualificatifs, employer des mots. Nommer, c'est appeler par le nom. Nommer est appel. L'appel rend ce qu'il appelle plus proche. »²³
« « Dire » veut dire : montrer, laisser apparaître, donner à voir et à entendre. »²⁴

²² *Le chemin vers la parole*, page 239, dans *Acheminement vers la parole*, Gallimard, tel N°55, Pages 225-257.

²³ *La parole*, page 22, dans *Acheminement vers la parole*, Gallimard, tel N°55, page 11-37

²⁴ *Le chemin vers la parole*, page 239, dans *Acheminement vers la parole*, Gallimard, tel N°55, Pages 225-257

Heidegger revient à la conception grecque du *logos* qui signifie : cueillir, rassembler, prendre forme et visage par l'acte de l'appellation.

La parole « *est la maison de l'être* », nous pouvons maintenant reprendre cette phrase de Heidegger : elle est le rassemblement, le tissage de tout ce qui est donné à être, là où l'être est pris en garde, en soin. En elle se rassemble et se recueille l'être, tel qu'il advient en présence comme tout cela qui est. Ce recueillement de la parole est « maison de l'être », là où il s'abrite et se retire. La maison n'est pas un contenant dans lequel il se tient à la manière d'un étant subsistant. L'être est de l'ordre de l'indicible : il ne peut pas être un étant comme les autres, un super étant tel Dieu. Il s'entend comme possibilité de tous les étants et dans ces conditions échappe à toute catégorisation. Il est une dimension : une ouverture, un rien d'étant ; une possibilité toujours à venir, échappée de tout effectivité.

La parole et l'être sont indissociables : elle est le « là » par où l'être se montre et il se montre à nous comme quelque chose que nous discernons : sous la figure d'un étant. Parler témoigne de la spatialité du Dasein, de la manière dont il prend place parmi les autres étants, et de sa temporalité, c'est-à-dire des modes de son être-au-monde.

Heidegger dit que la parole est réponse à un appel, une tension à être qui caractérise le Dasein : celui qui existe, qui est en quelque sorte contraint à être et pour qui un monde a toujours déjà pris forme .

Parler, c'est écouter, et, ce que le Dasein est convié à écouter c'est cet appel à être, à devenir lui-même-au-monde. Etre-au-monde c'est alors s'installer soi-même-au-monde : parmi d'autres étants, autres humains et non humains et choses.

L'indicible doit s'entendre comme cette ouverture à être, cette dimension qui donne la présence, autrement dit le « il y a » à partir duquel la manifestation langagière de quoi que ce soit devient possible.

Dans la parole comprise selon sa dimension scientifique et technique, nous avons perdu ce rapport mystérieux à l'être. Et l'être, le verbe, est devenu une simple copule liant un sujet et son prédicat. Dans notre approche habituelle de la langue l'être se retire –il n'est pas pris en vue- au profit de ce qu'il met en présence : « l'ordinateur est noir ». Ici nous prenons en compte un sujet « ordinateur » auquel est ajouté un qualificatif « noir ». Mais, si nous nous arrêtons quelque peu, si nous retenons notre précipitation vers ce qui nous est familier, nous pouvons prendre la mesure de l'opacité de ce « est ». Sans lui la phrase énoncée perd toute sa portée mondaine et pourtant lui-même ne donne rien, rien d'étant, mais ouvre la possibilité d'une installation : un ordinateur noir, c'est-à-dire un rapport, une dimension où quelque chose est donné à voir tel qu'il apparaît, tel qu'il lui est donné d'être. Quand j'énonce « l'ordinateur est noir » le « est » s'entend comme copule et « noir » comme prédicat. Mais quand j'énonce « l'ordinateur est » je dis autre chose, une autre dimension : l'existence n'est pas un prédicat réel.

Faire une expérience avec la parole, c'est éprouver, endurer l'indicible porté par le langage : un appel à être qui se retire à toute prise signifiante, un écart, une dimension que Heidegger nommera *du-plication* de l'être : l'être se retire dans le pli de l'étant mais ce pli n'est pas perceptible. Toujours il se replie car, en parlant, je dis comment l'être apparaît, je dis son étance et non l'être qui reste implicite, retenu dans l'indicible de ma parole. C'est aussi pour cela que Heidegger parlera d'éclaircie (*Lichtung*) ou de clairière, une pensée prenant en compte l'indicible et qui se distingue de la pensée raisonnante qui vise la pleine lumière de l'ex-plication, hors de tout pli, en pleine lumière.

L'humain est convié à une posture d'humilité, un renoncement qui n'est pas une perte, juste une manière d'accueillir que nous avons à être, ainsi qu'une offrande, avec gratitude. Il s'agit ici d'assumer notre finitude, nos limites et de nous en tenir à notre place de mortel. Il semble qu'un des dangers de la pensée raisonnante soit bien celui-là : celui de nous croire maîtres omnipotents d'un monde de choses produites pour nous et dont nous disposerions selon notre bon vouloir. Cela Heidegger le nommera « *dévastation* » que je vous invite à entendre comme dé-vastation, ce qui ôte le vaste, l'ouvert l'inconnaissable, c'est à dire le sans-distance. Nous reprendrons cela à propos de la technique.

Ainsi, la parole telle que nous y invite Heidegger n'est plus un quelque chose appartenant à l'humain : elle est le là où nous séjournons. Elle est ce par où nous distinguons un monde compris comme des objets et des « sujets » se rapportant les uns et les autres. Elle est le lieu où être et étant se tiennent en rapport ; une dimension d'être, une dimension herméneutique. Parler c'est dire : ce qui est dit, -un étant- se déploie en parole sur le fondement d'un dire -- l'être- qui demeure toujours en retrait. Cela veut dire que l'être est toujours source de question, une question qui ne peut que demeurer question : dire c'est ouvrir et tenir la question de l'être.

Le Dasein est là où dire s'articule en parole intelligible lui permettant de nommer un monde c'est-à-dire des rapports entre des choses, un espacement être et étant qui inaugure toute possibilité de connaître. Parce que le Dasein est ouverture, possibilité et disponibilité, ex-ister c'est porter l'indicible (la possibilité d'être/ la manifestation d'un étant) de tout dire à la parole : être-au-monde.

Pour conclure,

Ce qui nous fait cruellement défaut et qui signe notre époque c'est bien cette difficulté à penser, à méditer la différence être/étant. Retrouver le chemin d'une pensée méditante c'est peut-être là que nous pourrions retrouver une attitude plus humble eu égard aux autres humains et à la nature. Prendre soin de cette opacité de la présence/ absence n'est-ce pas prendre soin de ce qui fait l'humanité de l'homme ?

Une habitation langagière tout autre qu'un vouloir s'assurer et maîtriser, avatar de notre manière d'avoir conclu que si dieu est mort alors l'homme est celui qui fonde tout ce qui est et de ce fait en dispose à sa guise, sans avoir un jour à rendre compte... Règne du sujet humain qui s'érige comme subjectum, fondement...

Un ego tout puissant confondant besoins, désirs et droits... et regardant le mystère du monde comme un stock dont il dispose selon son bon vouloir du moment.